

# La pastoure : [suite]

Autor(en): **Barancy, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 29

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193054>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le premier que j'avais vu n'était qu'un ignoble chemin de fabrique. J'ai fait hier la course d'Anvers à Bruxelles et le retour.

« Je partais à 4 heures 10 et j'étais revenu à 8 heures 15, ayant dans l'intervalle passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France.

« C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ! plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon ; de temps en temps, une ombre, une forme, un spectre, debout, paraît et disparaît comme l'éclair, à côté de la portière : c'est un garde du chemin, qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture : — C'est à trois lieues ; nous y serons dans dix minutes.

« Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre ; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au Nord, les autres au Midi, comme par l'ouragan.

« Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il hennit, il se ralentit, il s'emporte, il jette tout le long de sa route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, comme tu voudras, et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

« On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure. »

## LA PASTOURE

PAR JEAN BARANCY

### II

Il faisait un temps superbe, mais très chaud, et dans le grand pré des Arpins qui bordait la grand-route et où passait le troupeau de maître Lasseur, le soleil jetait comme une grande nappe d'or éblouissante.

Laïde venait de s'asseoir contre la haie de sureaux coupant le pré à l'ombre légère des branches et, si bien enfouie sous le dôme de verdure qu'on ne la voyait plus, se trouvant bien ainsi, les yeux fixés sur le ciel irradié, la fillette restait immobile, gardant au fond de ses prunelles claires, la sérénité de ce beau ciel où ne flottait pas un nuage.

Tout à l'heure elle tricotait en gardant ses moutons, mais une sorte de langueur l'envahissait maintenant et le bas commencé reposait sur ses genoux entre ses doigts inactifs.

Elle ne pensait à rien. Il lui semblait qu'elle faisait partie de ce grand pré comme la haie de sureaux, comme les cigales qui bruisaient dans l'herbe, comme le ruisseau qui chantait par là, et que demain, après-demain, toujours elle se retrouverait là, à cette même place, avec ce même ciel bleu au-dessus de la tête.

Puis cette dernière sensation disparut. Laïde venait de s'endormir.

De l'autre côté de la route, en face du pré des Arpins et sur la lisière du petit bois de chênes, des paysannes lavaient inclinées sur l'eau d'un bassin. Tout en frappant du battoir sur le linge, elles parlaient entre elles de choses et d'autres, lorsque, tout à coup, l'une d'elles se retourna du côté de la route, en entendant marcher non loin de là.

— Tiens, fit-elle, c'est Charlot Lasseur. En voilà un qui n'est pas souvent au travail ! On est bien sûr de toujours le rencontrer par-ci ou par-là, flânant les mains dans les poches. Où donc qu'il va de ces côtés ?

— Eh ! qu'est-ce que ça peut bien te faire, ourieuse ? répondit sa voisine. J'imagine que ce garçon ne t'intéresse guère ; un si méchant garnement !

— Ça, c'est bien vrai, répliqua-t-elle, et ce que j'en dis c'est pour parler, car, de vrai, je me moque pas mal de lui.

Et, de nouveau elle se pencha sur l'eau sans plus se soucier de lui qu'elle n'aurait pu, d'ailleurs, suivre plus longtemps des yeux à travers les branches basses des jeunes arbres qui bordaient la route.

Charlot marchait en sifflant, le nez en l'air, mais il n'était pas aussi insouciant qu'il le voulait paraître, et, la preuve, c'est qu'arrivé devant le pré des Arpins, il s'arrêta, regarda à droite et à gauche, fronça les sourcils et, enfin, se dirigea vers la haie des sureaux.

Il venait d'apercevoir celle qu'il cherchait, la petite Laïde enfoncée sous les branches, et il éprouva une grande joie de la trouver ainsi en faute, dormant au lieu de surveiller ses moutons.

Il se baissa, ramassa un gros caillou et le lui lança.

L'enfant, brusquement réveillée, poussa un cri, porta la main à son front et se leva toute droite comme mue par un ressort.

Charlot n'avait pas eu le temps de fuir. Il devait payer d'audace.

— Fallait peut-être te laisser dormir jusqu'au soir, fit-il d'un air goguenard en s'approchant d'elle. Si tu crois que mon père te

paie pour ce beau travail-là ! Tu n'as pas honte, grande fainéante ?

— Je... je vous demande pardon, m'sieur Charlot, balbutia-t-elle, j'avais si chaud... si chaud.

Elle lui demandait pardon !

— Et puis, reprit-elle, il y a le chien qui gar... qui gardait et il ne s'endort pas, lui, et...

Mais elle ne continua pas ; Charlot, le pré, la route, les moutons, tout semblait tourner autour d'elle ; elle s'appuya contre la haie et tomba en arrachant la branche de sureaux à laquelle elle se retenait.

Alors, le garçon eut peur. Il fallait qu'il lui eût fait bien mal pour qu'elle s'évanouît. Il se pencha vers elle, chercha à la relever et l'appela, mais avec plus de colère que de pitié.

Elle ne bougea pas.

Elle était pâle comme une morte ; un filet de sang glissait de son front sur sa joue, Charlot fut terrifié. Une des lavandières, dont il entendait le battoir frappant le linge, pouvait retourner au village d'un moment à l'autre et, si ce n'était elle, quelqu'un pouvait passer sur la route, les voir, s'approcher et raconter sa mauvaise action.

Affolé, ne voulant pas qu'on pût les surprendre, il s'accroupit à terre, passa ses bras sous le corps inerte de la pastoure, et, comme il était fort pour ses dix-sept ans, l'emporta en courant jusqu'au ruisseau qui traversait le pacage, de l'autre côté de la haie.

Cinq minutes après, Laïde, dont il avait baigné d'eau fraîche le visage et les mains, revenait à elle, étonnée de se trouver si loin de son troupeau, plus étonnée encore de voir près d'elle Charlot qu'elle n'osait pas questionner, elle resta un instant absorbée, cherchant à se souvenir, tandis qu'il la regardait avec une indicible expression de crainte, ne sachant maintenant quelle contenance prendre devant elle.

Laïde comprit vite ce qui se passait en lui. Il ne se repentait point de sa méchanceté, mais il en redoutait les suites et elle chercha à le rassurer.

— Je... je vous remercie... m'sieur Charlot, lui dit-elle doucement ; sans vous je ne serais point encore revenue à moi. Vous m'avez guérie en m'apportant ici et en mouillant mon front et mes mains ; vous... vous êtes bien bon, m'sieur Charlot !

Que racontait-elle là ? Est-ce qu'elle rêvait ? Le remercier, et lui dire qu'il était bon ? Bon ! Lui ?

— Tu es folle ! répliqua-t-il en haussant les épaules ; pourquoi que tu me remercies, je te demande un peu ? Est-ce parce que...

— Chut ! Taisez-vous, m'sieur Charlot, interrompit-elle en posant sa main hâlée mais fluette sur le bras du jeune paysan. Je suis tombée en courant, vous passiez, vous m'avez relevée, et...

— Mais, balbutia-t-il, tu as donc oublié déjà que...

— J'ai tout oublié, répliqua-t-elle fermement en fixant sur les yeux noirs de l'adolescent ses doux yeux limpides, au fond desquels sa bonne âme se voyait si bien ; j'ai tout oublié, m'sieur Charlot, sinon que vous m'avez soignée tout à l'heure !

Il la regarda, quasi avec admiration, mais il ne répondit rien, car il n'aurait su dire les sentiments qui s'agitaient en lui.

A partir de ce jour, le bonhomme Lasseur et les gens du village remarquèrent un chan-

(La fin au prochain numéro).

### Sur la Riponne.

L'on entend parfois sur les foires des poses vraiment curieuses. Il y a quelques années, je me trouvais sur la place de la Riponne, à Lausanne, lorsque mention fut attirée par un groupe qui était formé autour d'un de ces industriels ambulants, monté sur un tréteau recouvert d'une casquette de jockey rouge et blanche. Je m'approchai. C'était un marchand d'habits ou plutôt de vieux fonds de magasins, qui, à tue-tête et avec une loquacité sans exemple, s'efforçait à endosser sa marchandise à de nombreux badauds attentifs à ses paroles. Plusieurs fois l'idée m'était venue d'écrire un de ces boniments, et cette fois, grâce à la sténographie Duployé, ce fut facile d'avoir ce chef-d'œuvre, qui amusera peut-être un instant vos lecteurs. Le voici :

« Allons, tenez, Messieurs, voilà une véritable occasion, un bon marché sans précédent, voici un paletot sortant de chez un des premiers tailleurs du boulevard des Italiens, très bien fait, très bien confectionné, n'ayant jamais servi pendant de 7 à 800 fois : il est facile de voir que ce que j'annonce est la vérité, car vous savez comme moi, Messieurs, un paletot commence toujours à passer sous les coudes, au bout des manches, aux emmanchures et aux boutons, eh ! bien, regardez-le, il est frais comme neuf, pas une tache ! On peut se mettre sur le dos, de confiance, je ne vous le vends pas à la chandelle de résine, est en plein jour ; il ne sort ni de l'aspic, ni de la morgue ; touchez-en, voyez comme elle est molleuse ! Et ce magnifique vêtement, il sera vendu combien ?... Tenez 20 francs ! Mais j'ai dit 20 francs, un louis. A qui vendez-vous 20 francs ? Tenez 19, 18, 17, 16, 15 francs : heureux celui qui en profitera. »

« 15 fr. : allons, haut les mains !... d'amateurs ? Pas encore vendu ? »

« À ce prix-là !... Faut-il donc que je me sois volé ? C'est honteux, regardez-moi de ce côté de cet habit-là ; il est à la dernière mode, ça va comme un gant pour un élève d'avoué, pour un jeune godailler qui veut faire une déclaration à sa fiancée et tendre, ou pour aller à la noce de son papa ou de sa maman ; mais, ça ne peut pas se défaire, prenez-le donc et examinez-le, il ne vous mordra pas. »

« Allons, 15 fr., à qui ? personne ne dit rien ? Vous n'avez donc pas le sou dans

vos poches, cœurs sans âmes ? J'ai dit 15 fr. : Eh bien ! tenez, 14, 13, 12, 11, tenez, 10 fr. !... J'en rougis... Comment, pas encore !

« Quoi ! il n'y a pas dans la société un Auvergnat qui voudrait me l'acheter 4 fr. en mettant 5 fr. dans une des poches ?... Tenez, je ne veux pas le remballer, il sera vendu, combien ! Je veux encore diminuer quelque chose. Tenez, 4 fr., 3 fr. 50, 3 fr. Rien, personne ! Tenez, 59, 58, 57, 56, 55, 54, 53, 52, 51, 50 sous !... tenez, 40 sous !... celui qui l'achètera 40 sous, je lui fais une affaire, j'enveloppe le paletot dans une belle feuille de papier blanc, je l'attache avec une ficelle ; en rentrant chez lui, il mettra le paletot sur son dos, avec la ficelle il fera des jarretières ou des bretelles, avec la feuille de papier, il fera ce qu'il voudra, mais je le vends 40 sous !... à vous, Monsieur... vendu ! »

Aigle, 25 juin 1892. C. T.

### Lo syndiquo et lè z'épenatsès.

Quand on va à la pinta à Bijou et qu'on demandè on demi-litre et traï verro, Bijou vo z'apportè la botolhie de vin man, et dè l'autra, lè traï verro que tint bliossi avoué sè dâi que l'a fourrà dedein, que cein n'est pas adé tant ragotteint, kâ sè dâi lài laissent soveint la marqua ; mà que volliâi-vo ! c'est la moude, et per tsi no on est pas tant dolliet.

Dein lè pintès dè velès, cein ne va pas dinsè, on vo z'apportè lè verro su on pliateau ein toûla, coumeint onna folhie à tâtra, ào bin su on assiéta, que cein est plie honnéto, et on dit méma-meint que se vo demandâ dâi cigarès ào bin s'on a onna lettre por vo, on vo cein met su on pliat po vo lo teindrè.

Lo syndiquo Brelin avâi dû allâ on dzo pè Lozena avoué on municipau po dâi z'afférés dè la coumouna et l'aviont étâ dinâ à l'hôtel dâo Grand-Pont, que sè tràovè decoutè ellia balla pouponna ào razàrè que restè à man drâte quand on va preindrè lo trein. Cé pourro syndiquo est tant bornican que l'est quasu novieint, que cein est rudo eimbéteint quand on ne vâi pas bé coumeint faut. Mais têt parâi c'est on crâno syndiquo.

Don, quand l'ont z'u coumeinci à dinâ et que l'on z'u medzi la soupa, lo bouli et lo ruti, ion dâi sommeiller apportè ào syndiquo, su on pliat, onna dépêche dâo télégraphe, dâo greffier dè la municipalità, po oquie dè presseint. Lo syndiquo que vâi qu'on lài teind on pliat, sè pensè ein li-mémo que l'est onna séconda rachon dè ruti et fâ ào sommeiller :

— Grand maci, n'ein vu rein.

— Mâ, repond lo sommeiller, preni adé, l'est onna...

— Na vo dio, n'ein vu pas mé, fe lo

syndiquo ein lài faseint lo signo de s'ein allâ.

— C'est onna dépêche, syndiquo, lài fâ lo municipau qu'étâi achetâ dè l'autro coté dè la trablia.

— Ah ha ! c'est on autre afféré, fâ lo syndiquo et l'allondzè lo bré ein sè revereint po preindrè la dépêche ; mà à l'avi que la vâo eimpougni, on autre sommeiller arrevavè ovoué on pliat d'épenatsès et lo pourro syndiquo que crâi que l'est adé lo mémo, eimpougne, à la pliace dè la dépêche, on eimbottâ dè ellia tsancrès d'épenatsès totès tsaudès, que l'ein a z'u la man tot eimbar-douffâie, que c'étâi portant foteint po cé bravo syndiquo, kâ on n'amè pas que no z'arrevâi dinsè dâi farcès per dévânt lo mondo.

### Gibbon et Voltaire.

ANECDOTE.

C'était en 1776. L'historien Gibbon habitait Lausanne, et il était en correspondance avec Voltaire. Ils ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient que par lettres. Gibbon, choqué de ce que Voltaire avait dit de lui dans ses écrits, fit une satire, dans laquelle il peignait le poète comme un homme turbulent, haineux, emporté. Voltaire répondit par une caricature, représentant Gibbon comme un nain, le ventre gros, le visage difforme, Falstaff enté sur Quasimodo. A dater de ce moment, les deux écrivains cessèrent toute correspondance.

Quelque temps plus tard, Gibbon vint à Genève, et alla voir Tronchin, l'ami de Voltaire. — Voltaire se moque de ma tournure, dit l'historien, mais je veux aller à Ferney juger s'il est plus beau que moi !

Tronchin rapporta ce propos à Voltaire. Deux jours après, Gibbon arrive à Ferney et demande à voir le poète. Mais la consigne était donnée : Voltaire avait dit à Mme Denis : « Vous aurez toutes sortes d'attentions pour cet Anglais, c'est un homme d'un grand mérite, et que j'estime beaucoup ; mais je ne veux pas qu'il me voie... Il doit repartir comme il est venu. »

Madame Denis reçut donc fort bien Gibbon. Lorsque celui-ci fut installé au salon et qu'il eut appris que Voltaire ne voulait pas le voir, il prit place au fauteuil et s'écria :

— Je suis venu pour le voir... S'il ne veut pas se montrer, je ne veux pas m'en aller... je reste.

Il renvoya ses domestiques et sa voiture, et s'installa. La nuit vint, il fallut lui donner une chambre. Il mangea avec les dames de la maison, tandis que Voltaire s'enfermait dans son cabinet. Le lendemain, ce fut la même obstination. Le surlendemain, on lui fit entendre à